

**PARTAGE NOIR**



Dessin de A. Delannoy

**AMILCARE CIPRIANI**  
**(1843-1918)**



<https://www.partage.noir.fr>  
[contact@partage-noir.fr](mailto:contact@partage-noir.fr)  
2020/14-04-2020



*Les Hommes du jour, 1909 - n°69*

# Amilcare Cipriani

Cipriani ! Nous voilà loin de nos abominables politiciens, tripoteurs et menteurs, renégats et coquins sans scrupules. Qui de nous ne l'a pas rencontré ce vieux révolutionnaire romantique, dans cette rue du Faubourg-Montmartre qu'il a suivie, pendant des années, tous les matins, pour se rendre aux bureaux de la *Petite République* ? Le pas traînant, la tête haute, des yeux très doux et regardant loin devant lui, une barbe ample et grise encadrant sa physionomie d'apôtre, Cipriani fait songer à un survivant des époques abolies, ces époques de luttes féroces, de barricades, d'exploits, de dévouements révolutionnaires. C'est le dernier héros de cette période. Dans le monde d'aujourd'hui où l'Argent règne en maître incontesté, où les convoitises, les haines, les intérêts, les désirs ignobles, les besoins mesquins ont supprimé peu à peu tout idéalisme, il apparaît comme égaré. Certainement Cipriani ne comprend pas son époque. Il est comme une ombre au milieu de vivants qui s'agitent et s'épuisent en gestes de folie. Il incarne le remords parmi les hontes et les lâchetés présentes.

Sa vie est faite entièrement de sacrifices et de souffrances. Sans halte, sans repos, il a donné tout ce qu'il pouvait donner de lui-même à sa Cause, à l'Idée dont il s'était constitué le servant modeste ; il a donné de son sang, largement ; il a donné sa liberté ; il a donné sa fortune. Si bien qu'il se retrouve aujourd'hui vieilli, mais toujours debout ; chargé d'ans, mais toujours plein d'espoir et animé de la même foi, soutenu par le même courage. La société où il vit, il ne veut pas la voir ; les hommes parmi lesquels il se meut, il ne veut pas les connaître. Il porte, dans son cerveau, toujours aussi vivace, toujours aussi net et aussi jeune, son rêve hautain de fraternité et de liberté humaines, ce rêve qui l'a conduit sur les champs de bataille de Sicile, d'Italie et de Grèce, ce rêve auquel il a fait don de son existence.

Symbole du dévouement, personnification du sacrifice, ce héros fruste et droit, dont les anciens auraient fait un demi-dieu et dont ils auraient placé le buste à côté de ceux d'Harmodios et des Aristogiton, n'a nullement besoin d'un long préambule pour être présenté au

public. Toute littérature doit être bannie ici. Il suffit de raconter. Les faits parlent avec une éloquence difficile à atteindre.

\*

Amilcare Cipriani est né le 18 octobre 1844 à Rimini, à un moment où l'Italie, agitée par les partis disputeurs, ne connaissait pas encore l'unité et rêvait de liberté. Sa jeunesse s'écoula parmi ces désirs. Dès l'âge de quinze ans, guidé par ce besoin ardent, qui l'a soutenu toute sa vie, de combattre et d'agir, Cipriani s'engageait comme volontaire, dans le régiment d'infanterie, au Piémont. Il se battait à Palestro. Il se battait à Solferino. En 1860 (il avait alors seize ans), il apprenait que Garibaldi préparait sa fameuse expédition des Mille. Cipriani se trouvait alors en garnison à Mortara. Il n'eut pas d'hésitation. Avec plusieurs de ses camarades, il déserta et rejoignit le héros de Sicile.

Sous les ordres de Garibaldi, Cipriani prit part aux combats de Milazzo, passa sur le continent, fut de la bataille de Maddaloni où il gagna le grade de sous-lieutenant. Bientôt, Victor-Emmanuel entra à Milan; Garibaldi plaida la cause des déserteurs italiens. Cipriani fut réintégré dans son régiment et s'en alla dans les Abruzzes combattre les brigands qui terrorisaient ces contrées; il se battit à Totéa, à Aquila, à Civitella del

Tronto. Mais cette existence de mercenaire ne lui convenait qu'à moitié. Il avait au cœur d'autres désirs et dans le cerveau d'autres rêves. Bientôt il désertait pour la deuxième fois et rejoignait Garibaldi à Bosco della Figuzze.



*Giuseppe Garibaldi (Dessin OLT)*

Battu à Aspromonte, Cipriani fut fait prisonnier. Il réussit à s'échapper, passa le détroit de Messine et se joignit à la colonne Tracelli. Peu après, l'ignoble commandant de Vilata s'empara de sept de ses camarades et les faisait fusiller. Cipriani parvint encore à s'échapper avec son frère et quatre de ses compagnons. Il s'embarqua pour la Grèce.

\*

Il arriva à Athènes au moment précis de l'insurrection contre Othon. Pendant

une semaine, il lutta contre les partisans de la royauté. Il fut de ceux qui prirent d'assaut le palais royal. Il ne tarda pas à être expulsé. Il partit alors pour l'Égypte comme membre d'une expédition scientifique, à la recherche des sources du Nil. Cela, en l'année 1863. L'expédition terminée, Cipriani se rendit à l'isthme de Suez, puis passa à Alexandrie où il se plongea de nouveau dans la politique et les conspirations. Ce fut à Alexandrie qu'il organisa une société secrète pour arracher cette ville à la domination égyptienne. Il voulait faire d'Alexandrie une colonie italienne. Ses efforts furent vains. Il revint en Europe.

En 1865, après s'être signalé par son courage désintéressé durant la terrible épidémie de choléra qui sévit à cette époque, il se jeta dans de nouvelles aventures. La guerre venait d'éclater entre l'Autriche et l'Italie. Cipriani constitua un bataillon de volontaires. Il se battit à Monte-Fuello, à Ludrone, à Condino, à Monte-Dorso dei Monti, à Castello, à Bezzecca. La guerre terminée, le gouvernement italien songea à le récompenser. Il voulut le faire arrêter comme déserteur. Cipriani put s'évader.

Il s'embarqua alors pour la Crète. Là, il fit la connaissance du chevaleresque Gustave Flourens, un des futurs martyrs de la Commune, qui eut une grande influence sur lui. Cipriani se battit encore à Kanea, à Gaidoros, à Santa-Rotneli, à

Sphakia. Après quoi, il retourna à Alexandrie où une nouvelle aventure lui était réservée. Il fut, en effet, victime d'un attentat dans lequel il fut blessé grièvement.

\*

Après sa participation à l'insurrection de Crète, c'est la série de ses prouesses qui continue. En 1868, Cipriani est à Londres ; il conspire ; il est en relations suivies avec Mazzini. Son existence, toute de labeur, est alors pénible. Il attend les événements. Il espère un mouvement qui se produira quelque part et réclamera son concours.

Il n'attend pas longtemps. La guerre franco-allemande éclate. Toujours du côté où il croit sentir la liberté, Cipriani débarque en France et combat, parmi les soldats français, en qualité de lieutenant-colonel du 19<sup>e</sup> régiment de marche. A Montretout, notamment, il se signale par une exceptionnelle bravoure. Si bien que le gouvernement français lui offrit la croix. Mais le révolutionnaire impénitent refusa et continua de se battre. Les événements se précipitèrent. La guerre bientôt toucha à sa fin, l'Empire à sa chute. Cipriani avait retrouvé Flourens à Paris et le suivait fidèlement, comme une ombre. Flourens jeté à Mazas, il marcha, à la tête de son bataillon, sur la prison et le délivra (21 janvier). Le lendemain, il prenait part à l'affaire de

l'Hôtel-de-Ville. Le 28 janvier, il était de ceux qui s'opposèrent violemment à la reddition de Paris.



*Gustave Flourens*

Le 18 mars, Cipriani est naturellement au premier rang parmi les Communards. Il est nommé colonel d'état-major à la 20<sup>e</sup> légion et dirige, à la place, le service de l'état-major. En même temps, il remplit les fonctions de secrétaire auprès de Flourens. Le 28 mars, la réaction essaie de prendre l'offensive ; il l'écrase, place Vendôme. Le 3 avril, Flourens fait une sortie et marche contre Versailles. Cipriani l'accompagne. Blessé à Chatou, il est arrêté en même temps que Flourens. On sait que ce dernier, re-

connu par les Versaillais, fut ignominieusement assassiné d'un coup de sabre par un soudard, le capitaine Desmarests. Cipriani, lui, fut arrêté et conduit à Versailles.

\*

A partir de ce moment, s'ouvre, pour Cipriani, l'ère des persécutions. Son long martyre commence. Désormais, ce ne seront plus que condamnations, emprisonnements, supplices. A Versailles, la cour martiale le condamne à mort. Il allait être exécuté, lorsque l'ordre de suspendre l'exécution arriva. Cipriani fut conduit à Belle-Isle, dans la vieille forteresse qui abrita, en 51, Barbès, Blanqui et Pierre Dupont. Il y séjourna quelques mois à peine. Transféré à Cherbourg, il fut ramené, le 19 janvier 1872, à Versailles pour passer devant le 19<sup>e</sup> conseil de guerre, et se vit, une deuxième fois, condamné à mort. Mais cette fois, encore, la chance le servit. Sa peine fut commuée en celle de détention dans une enceinte fortifiée.

Cipriani fut alors conduit à La Rochelle. On l'embarqua sur la Danaé. Bientôt le commandant, qui poursuivait les révolutionnaires d'une haine féroce, le fit placer à fond de cale, avec, pour seule ration, du pain et de l'eau. Cela pendant soixante-dix jours. Cipriani arriva en Calédonie exténué. Il y séjourna dix années, non sans accidents. A la

suite d'une lettre jugée injurieuse, on le condamna, là-bas, à deux ans de travaux forcés et 3 000 francs d'amende. L'amnistie, en 1880, vint heureusement le libérer, avec ses compagnons de chaîne. Il rentra à Paris.

\*

Mais ces pérégrinations étaient loin d'être terminées. A peine de retour à Paris, Cipriani se vit arrêter, condamner à un mois de prison et expulser. Il se réfugia à Genève où la police le surveilla étroitement. Il passa ensuite en Italie et se rendit à Rome. Le 31 janvier, il était encore arrêté. Cette fois, on l'inculpa de conspiration contre la sûreté de l'État. Comme on ne trouvait pas de motifs assez graves, on l'accusa d'avoir assassiné deux brigands, lors de l'attentat dont il fut victime à Alexandrie. Accusation monstrueuse. Cipriani fut, pour ce fait, condamné à vingt-cinq ans de travaux forcés. On l'enferma au bagne de Porto-Longone.

Ce fut le ministère libéral Zanardelli qui lui fit octroyer ces vingt-cinq ans. L'existence de Cipriani, dans ce bagne de Porto-Longone, fut atroce. Il a lui-même raconté, il y a quelques mois, les tortures inimaginables auxquelles il fut soumis. Notez que la peine de mort est supprimée en Italie. Cela n'empêche nullement les condamnés de mourir à petit feu, d'une mort plus ignoble encore

que celle donnée par le bourreau. C'est ce que Zanardelli expliquait parfaitement à la Chambre italienne : « *Nous abolissons la peine de mort, disait-il, mais nous avons trouvé des peines qui la feront désirer.* »

Mais laissons la parole à Cipriani :

« *Zanardelli avait dit vrai.*

*C'est une agonie où l'être le plus fort, le mieux bâti, devient fou ou meurt au bout de deux ou trois ans.*

*C'est l'homme enterré vivant.*

*Comme nourriture, on lui donne juste de quoi ne pas mourir de faim. Le gouvernement verse 12 centimes par condamné pour sa nourriture ; mais il en reste pas mal en route de ces centimes avant qu'ils n'arrivent à sa gamelle. L'hiver, des haricots ou des pois chiches cuits à l'eau avec un peu d'huile. On sert au condamné cette pâtée fade une fois toutes les vingt-quatre heures, avec un petit pain noir mal cuit, pour 600 grammes pas plus. L'été, on remplace les haricots et les pois chiches par du riz et de la viande noire, ragoût immangeable où persiste une intolérable odeur de lard fondu.*

*Le condamné ne peut ni lire, ni écrire, ni recevoir des nouvelles du dehors, pas même de sa famille, jamais de visite, pas même celle du médecin, s'il tombe malade, jamais de communications avec qui que ce soit. Les gardiens eux-mêmes sont muets.*

*Ils ne répondent jamais à vos questions que par des signes de tête et au bout de*

*quelques mois on a peur de sa propre parole, tellement la grosse voix surannée nous est devenue étrangère.*

*Si le condamné se révolte, non seulement la peine qu'il a subie ne compte plus, mais les geôliers peuvent faire de lui ce que bon leur semble. Le jour, une lueur blafarde se glisse avec peine à travers les énormes barreaux d'une petite lucarne, la nuit une lampe au plafond veille perpétuellement comme un cierge sur un cercueil. Car les gardiens ont l'ordre de ne pas nous perdre de vue. Ils sont six qui se relayent sans cesse à votre portée et vous couchent en joue, à travers un judas, comme avec l'œil noir d'un revolver ou d'un fusil. C'est sinistre plus que tout, la sensation de cet œil, qui est là, qu'on ne voit pas, mais que l'on sent, toujours présent, comme celui qui guettait Caïn dans les Châtiments, à travers la toile de la tente, comme derrière la muraille d'airain, et jusque dans les ténèbres de la tombe.*

*Lorsque je fus envoyé au bagne, ce régime n'existait pas encore. Mais cela n'empêcha pas mes bourreaux, non seulement de me l'appliquer, mais encore de le compliquer d'une lourde chaîne. Je suis resté huit ans et demi dans ce tombeau. Oui, on m'avait rivé à la chaîne du galérien, comme le prescrivait l'ancien code, en me réservant les tortures de l'impasse inventées par le nouveau.*

*Strictement enchaîné contre le mur de ce tombeau, je ne pouvais ni m'asseoir ni*

*me coucher. J'étais obligé de me tenir debout toute la journée ayant à peine la faculté de bouger les pieds. Le soir on m'apportait un lit fait de quatre planches pliantes. On me couchait sur ce lit, on m'enroulait ma chaîne autour de mes jambes et ainsi ficelé, cloué déjà par ces quatre planches par les chevilles, on m'y garrottait encore par la ceinture. Je restais ainsi douze heures à désirer le jour. Le jour, quand je me retrouvais debout, le long de mon mur, je désirais la nuit... Une fois, pourtant, j'avais réussi à me tenir sur mes jambes dans un des coins de ma cellule et je demeurais accroupi, les yeux fermés. Je n'en sentais pas moins l'œil sinistre qui m'épiait au judas. Ah ! ce ne fut pas long ! Le geôlier ouvrit la porte, saisit un seau d'eau et le vida tout entier dans ma cellule. Comme le sol penchait du côté où j'étais enchaîné, il me fallut passer le reste du jour les deux pieds dans l'eau.*

*Comment vous dire les terribles angoisses physiques et morales par où je suis passé ! J'avais conscience que mon cerveau, mon intelligence, ma volonté, ma force, ma santé sombraient de jour en jour, plus profondément et allaient mourir. Oui j'allais vers la mort certaine et bientôt je ne pourrais plus réagir.*

*D'autres accumulent dans le cœur des haines terribles et surhumaines, leur cerveau s'échauffe, s'irrite, se détraque peu à peu ; inconsciemment, ils commencent à parler seuls, à gesticuler ; c'est la folie*

*qui s'annonce... D'autres plus calmes, moins sensibles, résistent un peu plus longtemps, puis ils s'affolent, cherchent le sommeil, finissent par devenir insensibles, inertes, puis tout à fait idiots. Leurs jambes s'enflent, leurs doigts se gonflent, ils ont une montagne sur la poitrine et c'est la mort. Le plus grand nombre succombent et meurent ainsi misérablement.*

*Moi, pour sauver le cerveau, pour ne devenir ni idiot, ni fou, et pour sauver mon corps, pour ne pas mourir, j'ai lutté comme un hercule contre toutes les forces de la folie et de la mort. Je me suis livré à une telle gymnastique intellectuelle que lorsque j'y réfléchis il me semble impossible d'avoir été capable, pendant si longtemps, d'un tel tour de force. J'ai conçu et exécuté, de mémoire, de formidables travaux littéraires. Je composais des pages entières que je récitais par cœur, que je corrigeais et que je recommençais encore. J'avais complètement perdu la notion du temps... Une fois j'ai demandé au geôlier qui m'apportait mon répugnant repas: "En quelle année sommes-nous?" Il hésita une seconde, puis sèchement il me répondit simplement: "1886". Il y avait seulement cinq ans que j'étais enterré! Il me restait encore vingt ans à faire! Vingt ans! J'étais découragé. Jamais je ne pourrais vivre encore vingt ans cette terrible vie.» [1]*

[1] *L'Éclair*, 23 décembre 1908.

\*

Nous avons cité longuement. Mais nous n'aurions pu, mieux que Cipriani lui-même, rendre toute l'atrocité des tortures qu'on lui infligea et de l'existence qu'il dut mener. Les Italiens, cependant, étaient convaincus de l'innocence de cet homme. Ils engagèrent une lutte de tous les jours contre le gouvernement. Ils s'efforcèrent par tous les moyens de lui arracher sa victime. Neuf fois Cipriani fut élu député dans les provinces de Forli et de Ravenne. Cinquante-sept circonscriptions le portèrent comme candidat. La monarchie dut céder. Les preuves de l'innocence de Cipriani furent établies. On le libéra.

Tout n'était pas dit, cependant. A peine libre, Cipriani fut de nouveau poursuivi. On l'accusa d'avoir déserté, vingt-neuf ans auparavant. Une nouvelle condamnation n'aurait pas manqué de l'atteindre. Mais Cipriani en avait assez des geôles italiennes. Il passa la frontière et vint se réfugier à Paris.

A Paris, il continua la bataille pour la cause révolutionnaire. Il fonde d'abord l'*Union des peuples latins* et dirige un hebdomadaire: *Guerre à la Guerre*. En même temps, il prépare le Comité de la paix de 1889, à Milan. En 1890, il organise un Congrès à Capo-Lago, en Suisse, et préconise l'insurrection en Italie. Puis il entreprend une tournée de propagande en Suisse et en Italie. A Rome, en mai

1890, le ministre Nicotera essaie de le faire assassiner. Blessé, Cipriani est arrêté et condamné à 3 ans de prison. Il revient en France, prend part à différents congrès, notamment à celui de Zurich où il proteste contre les menées réactionnaires des socialistes allemands. Quatre ans après, au moment des bombes anarchistes, la France républicaine veut à son tour l'expulser. Heureusement, la presse entière protesta. Cipriani avait alors cinquante ans. On rappela qu'il avait combattu en 1870-71 dans les rangs de l'armée française. Le gouvernement recula. Cipriani put rester à Paris.

\*

L'odyssée de Cipriani n'était pourtant pas terminée. On le vit s'embarquer, une fois de plus, pour la Grèce, où il organisa une légion à la tête de laquelle il marcha sur la Macédoine. Blessé à Larissa, il eut les jambes fracassées. Après de longs mois de souffrances, il revint en France. L'Italie lui était complètement interdite.

Appel aux conscrits à la désobéissance, à la désertion et à l'insurrection. Cet appel est signé, pour la branche parisienne, entre autres par Laurent Tailhade, Urbain Gohier, Gustave Hervé, Miguel Almereyda, Louis Perceau, Han Ryner, etc.

Depuis, Cipriani, entouré de la vénération de tous les esprits libres, vit mo-

destement à Paris. Il s'est peu mêlé à la vie politique de ces dernières années. Cependant, au moment où parut la fameuse affiche rouge, il était parmi les signataires. Le jury, prenant en considération les services rendus par cet homme à la cause de la liberté et se souvenant qu'il avait jadis combattu pour la France, crut devoir l'acquitter. Nulle injure ne pouvait être plus sensible au cœur du vieux révolutionnaire. Il se leva, furieux et indigné, protestant contre cet acquittement qu'il n'avait nullement réclamé. Quelques jours après, la même affiche reparaisait sur les murs de Paris, avec sa seule signature. Le gouvernement n'osa relever cet audacieux défi.

Ce fut le dernier acte politique de Cipriani, aujourd'hui âgé de 65 ans. Il est actuellement rédacteur à l'*Humanité*, et vit modestement de son salaire de journaliste, dans une petite chambre de l'avenue de Clichy. L'âge n'a diminué ni ses espoirs ni ses enthousiasmes. Il demeure parmi nous comme un exemple vivant de courage, de désintéressement, de foi révolutionnaire.

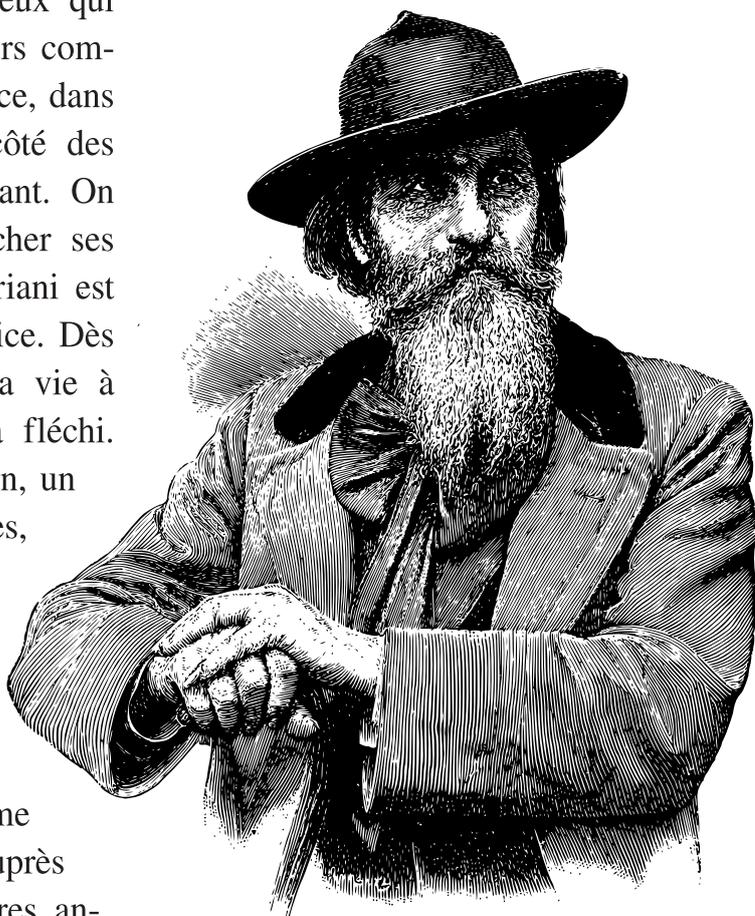
Tel est l'homme. Nous avons relaté trop rapidement les incidents multiples qui illustrèrent sa carrière. Mais il aurait fallu un volume compact pour narrer le menu de la vie de ce révolutionnaire impénitent. D'un bout à l'autre de son existence, ce ne sont que complots, batailles, sacrifices, douleurs. C'est un

drame très long, en plusieurs actes. Même dans sa vie privée, le dramatisme intervient. Dernièrement, Cipriani retrouvait sa fille dont il était séparé depuis le berceau, maintenant mariée et mère. Dernièrement encore, averti qu'il venait d'hériter d'une somme assez rondelette, le vieil insurgé témoignait âprement de son mépris de l'argent et refusait de toucher la somme qui lui était offerte.

Il resta de lui le souvenir. Il a peu écrit, en effet. Ce n'est pas un théoricien. Ce n'est pas un pamphlétaire. Il faut le voir comme homme d'action. Il s'imposera à l'admiration de ceux qui viennent comme un des meilleurs combattants de l'idée. Il prendra place, dans la galerie de nos martyrs, à côté des Barbès, des Blanqui, des Vaillant. On pourra éplucher sa vie, rechercher ses tares. On ne trouvera rien. Cipriani est tout entier dans ce mot : Sacrifice. Dès son jeune âge il a consacré sa vie à l'idée et pas un instant, il n'a fléchi. Tenez pour certain que si demain, un mouvement soulève les foules, vous verrez ce vieillard au premier rang, prêt comme toujours à donner son sang ou sa liberté.

Et c'est un réconfort que de contempler un instant un homme de cette envergure. Que sont auprès de son long martyre, nos pauvres années de prison, nos misérables batailles

de la plume. Cipriani peut maintenant s'en aller dormir du dernier sommeil, il est assuré que sa mémoire demeurera impérissable. La Révolution, si lente à venir, réclamera de nouvelles victimes et de nouveaux sacrifices, mais parmi les glorieux combattants qu'elle prépare, Amilcare Cipriani. le vieux révolté, le héros d'Italie, de Grèce et de la Commune, le forçat de Calédonie et de Porto-Longone, le noble martyr de l'idée qui triomphera demain, brillera parmi les premiers, sur la liste des précurseurs hardis et des dévoués magnifiques [1].



[1] Cipriani meurt le 2 mai 1918 à Paris [NDE].

*Les Hommes du jour, 1909 - n°69*

# Amilcare Cipriani

En 1908, Victor Méric est à l'initiative de la collection « Les Hommes du jour annales politiques, sociales, littéraires et artistiques », une revue mi-politique, mi-satirique, à la verve libertaire.

Chaque numéro présente la biographie d'une personnalité rédigée par Victor Méric, sous la signature « Flax », tandis qu'une caricature, le plus souvent signée par le talentueux Aristide Delannoy, donne les traits du personnage. *Les Hommes du jour* paraissent sous cette forme jusqu'après 1918.

Plusieurs numéros sont consacrés à des anarchistes, des syndicalistes révolutionnaires et des artistes parmi lesquels : Sébastien Faure, Francisco Ferrer, Jean Grave, Victor Griffuelhes, Pierre Kropotkine, Maximilien Luce, Charles Malato, Octave Mirbeau, Paul Robin et Georges Yvetot.

C'est le numéro 69, consacré à Amilcare Cipriani en 1909, que nous reproduisons dans cette brochure.